

ETC



Blanc sur blanc

De cousis et traclatibus, Galerie Axe NÉO-7, Hull. Du 27 mars au 24 avril 1994

Annie Molin Vasseur

Numéro 27, août–novembre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Molin Vasseur, A. (1994). Compte rendu de [Blanc sur blanc / *De cousis et traclatibus*, Galerie Axe NÉO-7, Hull. Du 27 mars au 24 avril 1994]. *ETC*, (27), 45–50.

HULL BLANC SUR BLANC

De causis et tractatibus, Galerie Axe NÉO-7, Hull. Du 27 mars au 24 avril 1994

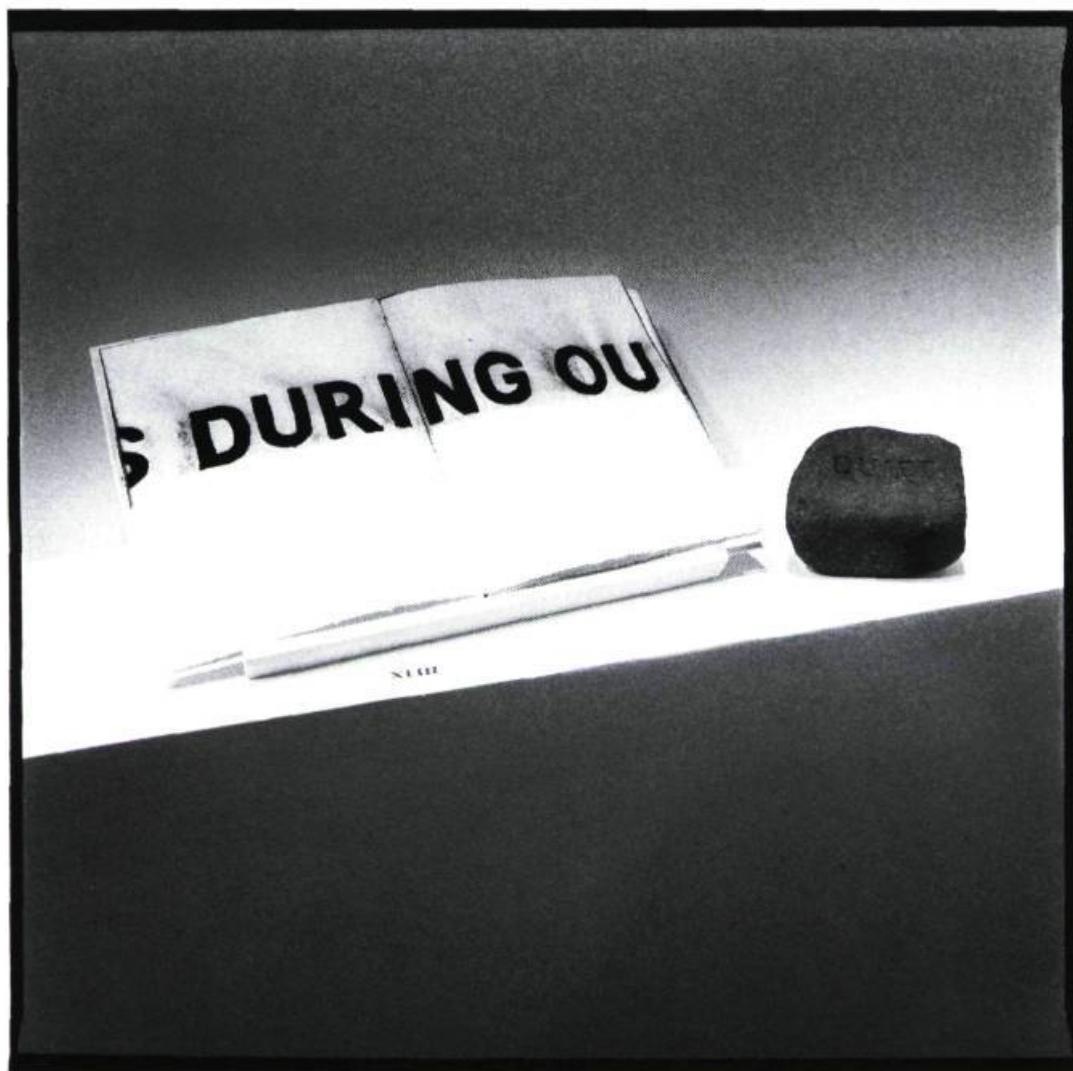


PHOTO : FRANÇOIS DUFRESNE

Peter Trépanier, *Stone Book*, 1994. Axe Néo-7, Hull.

Vous faites le voyage de Montréal à Ottawa. L'autobus traverse la neige à perte de vue. Tout est blanc. Vous pensez à l'exposition que vous allez voir : *De causis et tractatibus*, 47 tomes et autant de livres d'artistes. Vous imaginez une encyclopédie artistique; surgissent dans votre esprit des œuvres contemporaines, des associations, etc. Vous faites taire votre imagination, vous vous dites : ne pas avoir d'attente. Formule incantatoire d'une société épuisée ou en quête de dépassement ? Un jour à la fois... Distancer... L'autobus vous berce. Tout est blanc. Vous vous endormez.

Au vernissage, vous êtes dans le coude à coude pour apercevoir un livre, puis les salles se vident. Vous êtes

presque seul ou seule. Vous appréhendez l'ensemble du regard. Des mots s'inscrivent alors avec insistance dans votre tête : blanc sur blanc. Etes-vous retombé dans votre voyage intérieur ? Est-ce l'écho d'une époque au contenu qui s'efface ou la présentation très muséale de l'exposition se référant à un cabinet de lecture qui vous influence : murs blancs, présentoirs blancs, livres blancs ? Vous savez que les livres sont traditionnellement un assemblage de pages où s'alignent des mots qui, eux, ne sont ni blancs ni neutres. Tout de même, vous dites-vous, le livre d'artiste n'est pas vraiment un livre et il n'y a pas si longtemps, il surprenait par ses débordements... Ne pas avoir d'attente.

Vous questionnez les deux commissaires de l'exposi-

tion. Marie-Jeanne Musiol, tout d'abord : « Partant de Lyotard, selon lequel on arriverait à la fin des savoirs et des longues narrations, on s'est demandé si à travers un projet artistique, on pourrait interroger cette fin et si, avec le concept de l'encyclopédie qui a été en quelque sorte le concept structurant du savoir depuis le dix-huitième siècle (un savoir globalisant et universel), on pourrait vérifier comment ce savoir existe aujourd'hui. Avec la centralisation informatique et la convergence des médias qui fondent les connaissances dans une espèce de grand flux énergétique, arrive-t-on à déceler de nouveaux savoirs individuels ? ». Richard Gagnier, pour sa part : « J'étais intéressé à découvrir comment la notion de savoir encyclopédique, très focalisée sur la position centrale du sujet (de l'homme occidental du XVIII^e siècle), pourrait être considérée par des artistes de notre époque. Ma formation en sciences et mon intérêt pour les théories scientifiques actuelles, traitant entre autres de la relativité particulière de la matière et de son entropie (sa tendance naturelle à aller vers le désordre et le chaos), m'ont amené à me demander, puisque les théories post-modernes ont pris en charge ces données, comment elles seraient appréhendées à l'intérieur de la notion de savoir par des productions artistiques contemporaines ».

Chaos et hasard ? Éclatement de 47 propositions individuelles, certainement. Alors pourquoi cette impression de blancheur, d'uniformité ? Probablement parce qu'à part quelques exceptions, le livre a été très peu touché dans sa structure même. Couverture laissée à sa blancheur le plus souvent, livre non défait dont la séquence temporelle est majoritairement respectée. Maintenance du texte et facture du livre bibliophilique plutôt que celle de livre-objet. Si transgressions il y a, elles se font à côté du livre (deuxième élément) ou à l'intérieur des pages, comme si les artistes face à la proposition qui leur a été faite et au livre blanc de même format qu'ils ont reçu, n'avaient pu se dissocier du livre proprement dit. Celui-ci demeure-t-il un lieu intouchable où s'inscrit entre autres notre neutralité, la volonté d'une distanciation (philosophique ou religieuse), ou bien cette exposition révèle-t-elle simplement une approche plutôt formelle qui serait l'entropie parfaite de l'Encyclopédie, l'usure d'un système de pensée rationnel rendu à son extrême, à l'absence d'un contenu renouvelé ? Ce qui n'exclut pas ici le témoignage d'une déconstruction conceptuelle (silencieuse) de notre héritage culturel ni la beauté plastique de nombreux livres. Mais, vous dites-vous, tout n'est pas blanc. C'est vrai, chaque généralisation comporte ses exceptions et quelques réalisations nous rappellent à l'ordre ou plutôt au désordre. « Dans l'ensemble, ajoute Richard Gagnier, cette exposition dévoile une sorte d'encyclopédie où l'idée du regard de l'artiste ou celui du spectateur conduit à se promener, à s'arrêter à

différentes stations et à regarder pour voir un peu ce qui se passe ». Ce que vous faites, ce que je fais, chaque livre réclamant davantage une lecture individuelle. Des regroupements peuvent toutefois être retenus, notamment dans les rapprochements thématiques de la présentation que souligne Richard Gagnier : « territoire/promenade, présence/interrogation de l'humanité, lieux de l'amour et du regard, altérité, relation au savoir, politique versus sexualité et mort, pratique artistique, grille de classification... ». Donc nous nous promenons et par la force des choses, pour ne pas dire par hasard, notre regard accroche quelques œuvres, ce qui ne veut pas dire que les livres non mentionnés sont moins significatifs. Question de parcours seulement.

Avec *Huit livres de matière grise*, Gilles Milhalcean fait un clin d'œil à la tradition alchimique, du plomb au vif argent. « Je décris la matière grise comme étant la matière d'éternité, celle qui contient tous les potentiels ». Sont gris : la pluie, la souris, la scie, la râpe... Humour et poésie. On lit : « voilà mes huit petites râpes plantées d'hier dans un pot de fortune sur l'établi embarrassé... » Bon poids, bonne mesure, l'œuvre devant peser huit livres (sic), s'y ajoute donc un petit monticule de plomb, une pesée qui devient paysage, montagne où se creuse un lac. L'idée de l'encyclopédie est respectée (huit livres) et de plus on mesure des quantités de gris, fut-ce dans l'absurde. Une très belle façon de se jouer de notre époque pour échapper à l'exigence rationnelle régnante, mine de rien, discrètement à la mine de plomb.

Si on hésite sur le chemin à suivre après la mort, quatre parcours religieux nous sont offerts par Richard Purdy dans *L'atlas de l'après-vie*. Un voyage à la carte ! Catholique : de l'enfer au paradis en suivant Dante; tibétain à travers le Bardo Thodol; bouddhique, en empruntant le petit véhicule qu'on trouve plutôt au Sri Lanka ou en Thaïlande et enfin soufiste à travers les quatre jardins aux paysages immortels de l'après-vie islamique. Un constat sur une encyclopédie impossible du savoir, mais une approche par la connaissance intime via rêve et création, là où la conscience rejoint toutes les couches mythiques de la mémoire.

Pour Peter Trépanier, le livre *Stone book* est constitué d'une phrase. Mots qui se succèdent en ceinturant les pages : l'histoire des promenades de l'artiste autour d'un lac, là où il place et déplace les pierres, marquant le territoire de pensées intimes ou magiques. Au livre s'adjoint une grosse pierre qu'on peut voir comme porteuse de toutes les traces mnémoniques, en comparaison du livre qui lui ne comporte souvent que quelques mots, une histoire individuelle dérisoire face aux données archaïques de l'humanité et de la nature en général.

Liliana Berezowsky expose, scellé dans un boîtier, un



PHOTO : FRANCIS DIFRESNE

Sylvia Safdie, *Step*, 1994. Axe Néo-7, Hull.

livre intitulé *L'écriture blanche*. Titre qui vient d'une citation de Sartre par Camus. Livre-objet dont on peut imaginer une écriture virtuelle, un écho répété d'une parole qui se vide ou se relativise. Pour l'artiste, toute encyclopédie est la création de quelques personnes et n'a de justification que par la perception qui l'avalise. « Un savoir écrit et décidé par certains, en un sens, n'est pas réel, mais une fois créé, il le devient, comme si le savoir était rivé à l'encyclopédie... Une écriture blanche parce que ce sont les perceptions de l'histoire ou celles de la mémoire qui fondent le réel ». Le livre serait une inscription close sur elle-même, une part du possible tout à fait aléatoire.

Plans et couleurs, de Denis Juneau, interroge l'objet-livre. *Le couper ? Le plier ?* L'artiste ne pourra s'y résoudre et se rendra à la structure proposée en y inscrivant ses formes et superpositions acryliques. Une bande noire court sur toutes les feuilles assurant la continuité du livre dont les pages ou les œuvres se succédant ne suffiraient pas à maintenir la cohésion. Une ligne noire, épaisse comme un lien narratif, le ficelle, l'attache à sa structure linéaire, là où vraiment les images n'y pourraient rien hors les mots.

Jean-Yves Vigneau fait dans l'hyper complexe avec $V = \text{volume} \times 7 / H20$, soit sept volumes sur l'eau. Partant du volume (livre) original, il en a ajouté six autres. Chaque tranche de livre porte un titre rapprochant un

élément et un matériau analogique : acier/montagne, verre/lumière, etc. Sept volumes sur l'eau font référence au déluge, d'où la présence d'un texte cryptique. Abondant collage de papier aluminium qui figure entre autres une chaudière d'eau, d'où sortiraient des étendues de mer et de continents. Ajoutez à cela que chaque volume (livre) renvoie à un volume (physique) : cube, cylindre... vous trouvez sept autres formules. Le tout s'amplifiant jusqu'à la plus longue qui renvoie au « déluge de toutes les histoires du monde ». Ouf, on allait se noyer, Jean-Yves Vigneau ! « Non, répond-il, on survit toujours. C'est l'histoire du déluge, les livres peuvent disparaître, il y a toujours quelque chose qui remonte à la surface ».

Avec Rose-Marie Goulet et son *Volume XI*, la complexité est tout aussi visible. Elle utilise onze techniques différentes, rapprochant livres et lettres de l'alphabet aux organes de perception, avec des images et des textes ayant subi les outrages du temps (vieillessement du papier) qui finissent par défaire le livre. Livre décousu dont les feuilles traversées du fil de reliure s'étirent du présentoir au plafond. Un chaos d'« accumulations de données qui viennent se déposer les unes sur les autres ». La couverture composée d'un circuit électronique inscrit la continuité de l'enchevêtrement des savoirs. Hasard du tirage au sort si le onzième livre a été attribué à Rose-Marie Goulet ? « Mais c'est aussi, dit-elle, le symbole du chiffre de mon anniversaire de naissance : le onze du onzième mois » Plus que tout

autre, ce livre montre l'envers d'une cosmogonie personnelle : l'explication du monde qui, même avec toute sa diversité de références objectives, signe l'appréhension subjective du propos. Une approche sculpturale du savoir à la recherche de la connaissance.

Sylvia Safdie joue avec la matière dans ses différentes densités, du solide au subtil, avec son livre-sculpture-installation. Bronze d'une pierre moulée (dont on retrouve l'empreinte de plâtre) traversé de lumière jusqu'à la pierre originale elle-même. Cette pénétration s'accompagne de différentes intensités de lumière et d'ombre évoquant les transformations successives de la matière. Le titre *Step*, la mémoire d'une marche ou accumulation de pas, définit le livre : marche biblique, marche de l'artiste ou avancement de toute forme de vie. « *Life is a transformation. Knowledge is a transformation. Each person brings his own meaning to this piece, even if it's closed. It's penetrating through* ». Le livre fermé, enfermé, n'est pas clos. Membrane traversée de lumière, nos pensées s'y imprègnent. La connaissance est ici une conscience lumineuse qui se matérialise; ceci nous éloigne des conceptions du siècle des lumières.

The white birds of Canada de Liz Magor, constitue une épurée stylistique où la simplicité de la forme signe l'épaisseur du propos. Dans chaque page le contour d'un oiseau est découpé. La superposition des pages creuse le centre du livre, laissant apparaître à la dernière l'image d'un paysage de neige. Petite vignette collée, découpée dans un magazine, son endos nous livre un texte incomplet, coupé aux marges. Quelques mots émergent : tolérance, liberté. Hasard du découpage ? Évolution, hasard, création... du simple au complexe, tout est dit dans ce livre-objet, sur la mutation, la sélection et la coexistence de différentes formes du générique au spécifique. Du grand art.

La musique d'un cœur simple de Gustave Flaubert complète la recherche de Rober Racine sur les processus d'analogie et de structure de la création. Prélevant dans les pages du livre cité en référence toutes les syllabes sonores identiques à une note de musique, il réalise ainsi une avancée rythmique, une lecture phonétique du livre qu'il édifie en partition musicale. La correspondance entre écriture et musique crée un choix opératoire dans la totalité des possibles de la création (processus associatif). Ce livre est une véritable encyclopédie (dans ses formes contemporaines) au sens où un système de savoirs fonctionne dans la logique énoncée et ne permet (à part erreur ou omission) aucune dérogation à la loi. Ce livre illustre de façon très convaincante l'apogée d'une époque scientifique influençant tout discours et toute création. L'artiste n'est plus au centre de l'œuvre. Il s'efface devant la méthodologie. La musique est là. Le cœur simple n'y est

pas. Mais peut-être l'esprit via l'inconscient poursuit-il des résonances vibratoires que la physique met à jour de son côté. Question d'époque.

Erotic encyclopedia de Shelagh Keeley annonce ses couleurs. Une vie intérieure de l'amour où l'artiste survole dans le temps et l'espace les relations amoureuses, passant d'une représentation symbolique médiévale des anges à des figures abstraites ou à une formulation réaliste d'une chambre à coucher américaine du XIX^e siècle. Des formes organiques circulent, croisant des femmes nues. Amants enlacés du vingtième siècle ou robe de chair, forme phallique ou corne d'abondance, l'iconographie multiple suspend tout arrêt du sens. À la fin du livre, un lit vide. Les anges n'y peuvent-ils rien? L'amour est-il encore là? A-t-il jamais été?

Très significative et efficace présentation que celle d'Arnaud Maggs intitulée *Caisse*. Un livre de comptabilité comprenant des colonnes vides, titrées *Doit* et *Avoir*. Chaque page numérotée est prête à recevoir des chiffres. À nous de faire les comptes. Périlleux exercice d'un équilibre pour notre époque en déficit, ou encore invitation à aller plus loin dans l'acte de donner et de recevoir. Tout dépend si nous restons au pied de la lettre, en l'occurrence du chiffre.

Avec *Plantation* de Trevor Gould, on a l'impression d'échapper à l'hiver québécois. Partant d'une proposition formelle, une page recouverte d'un bleu Klein ou d'une découpe de la lettre N, on glisse dans l'imaginaire : un papillon, des papillons nous transportent dans l'espace. Quelques résidus de banane collés et nous voilà au centre du livre, dans l'ailleurs exotique où émerge un palmier en trois dimensions. Totalement ludique, ce livre m'a fait respirer. Il se termine avec un autre monochrome bleu : difficile d'échapper à son environnement artistique? Faire pousser un palmier sur un fond Klein n'est pas un moindre exploit. Il y a des encyclopédies Klein et des gestes arrêtés par l'histoire. Trevor Gould bouscule les définitions et les arrêts stylistiques.

Marie-Jeanne Musiol signe également un très beau livre dans sa matière photographique : *La dispersion des nuages*. Huit planches imprimées en inversé associent aux photos de nuages des qualificatifs : opaque, incertain, vaporeux, fulgurant... D'un grain très fin, ces photos nous rappellent le lavis ou la pointe-sèche dans un rendu très évanescent (l'envers ou le double d'une appréhension objective du monde). Il émane de ce livre une atmosphère d'intériorité, de silence, de mystère sans doute, mais aussi de tendresse pour ces paysages qui semblent être des lieux de méditation. « Peut-être que le paysage est la métaphore de l'âme ». À prendre au mot.

Par son côté patiné et flou, le livre de Marc Audette *Le sel gris* nous renvoie à des procédés de développements

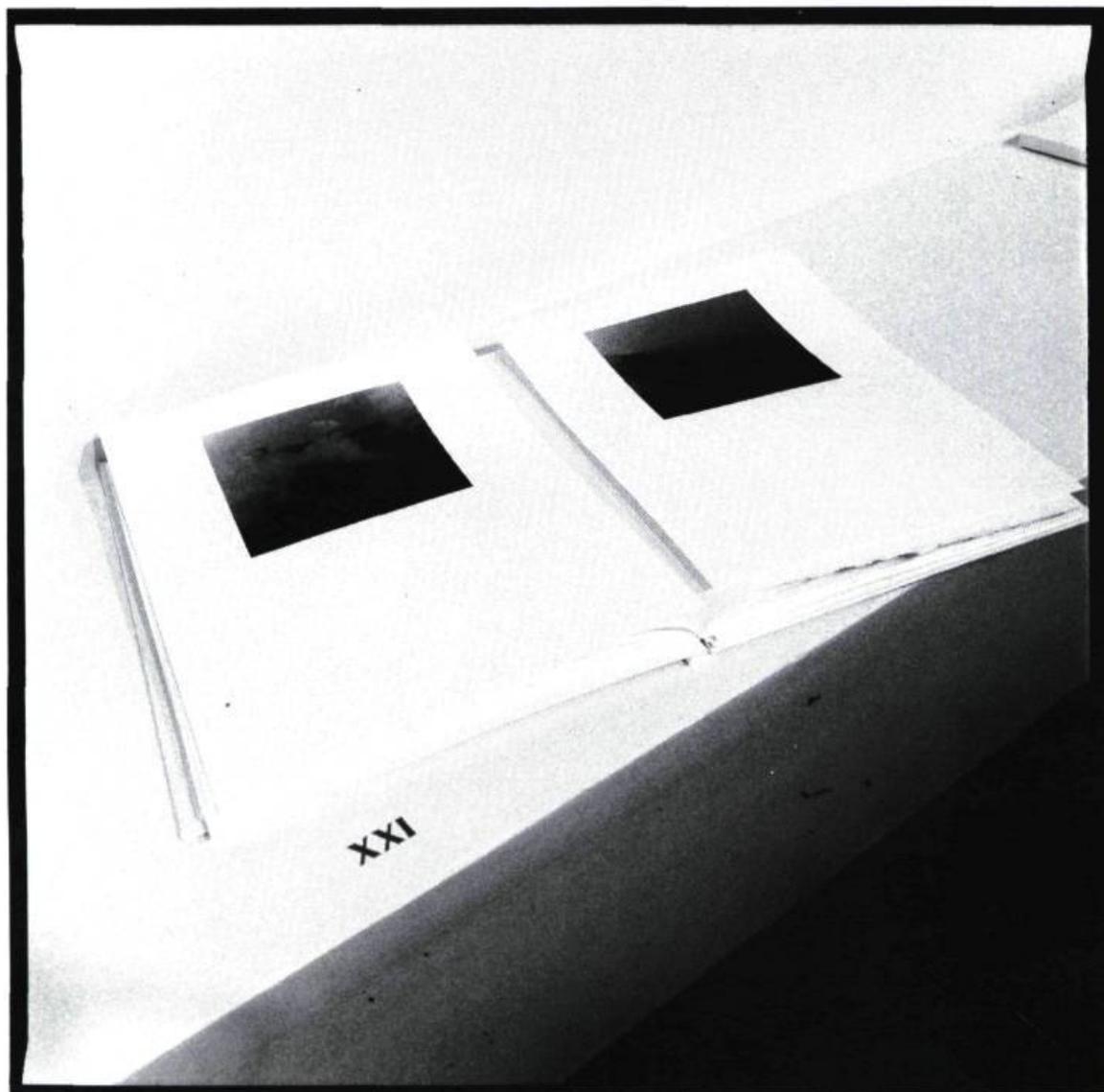


PHOTO : FRANÇOIS DIFRESCHE

Marie-Jeanne Musiol, *La dispersion des nuages*, 1994. Axe Néo-7, Hul.

photographiques empruntés aux cuisines du passé. Superpositions de portraits révélés par contact direct au soleil sur papier enduit de sels d'argent (le sel de table). La recherche technique ne fonde-t-elle pas l'esprit original de l'Encyclopédie de Diderot ? « Je parle de cocon, dit l'artiste, d'identité, de transformation. La superposition des visages dans les images signifie sans doute qu'on voit à travers le regard d'autres personnes. Il y a bien des façons d'apprendre, celles toutes académiques ou celles basées sur le mimétisme. Voir quelqu'un et dire : j'aimerais être comme ça, puis le mimer pour prendre ce dont on a besoin. » Est-ce une encyclopédie anthropophage, Marc ? « Oui, conclut-il en souriant, c'est comme aller dans une tribu pour voir comment on y vit, pour comprendre, c'est exactement ça ».

À Diane Génier, avec *Monade*, j'ai souligné son profond respect du livre qu'elle a très peu investi : des interventions de petites dimensions, sortes de diapositives encadrant des silhouettes, personnages de cire, petits signes alignés... « Cela se rapporte à *La rumeur des anges* de Michel Serres, me confie-t-elle. « Mon livre se lit en deuxième lecture, avec l'ombre au dos de l'image. Notre œil n'arrive pas à se fixer, on va d'un côté à l'autre. Il n'y a pas de chronologie, c'est un parcours d'indices, sur mes dernières productions, par exemple. J'ai travaillé sur l'absence, sur la disparition. Pour moi, le monde, c'est l'absence ».

Avec *Della famiglia* de Denis Lessard, on ne peut s'empêcher de penser à ces moines voyageurs du passé qui parcouraient pays, langues et cultures. Souvent rapprochés de photos de famille de l'artiste, de nombreux textes (de lui-même ou des citations) sont transcrits en français, anglais, italien ou latin. Chose étonnante que la famille. À elle seule une petite encyclopédie de faits et gestes... L'homme doit forger son bonheur... Alberti prône la vertu, la santé physique, l'harmonieux rapport avec les autres... Ce n'est qu'une photo de famille, on n'expose pas ça, sinon ça veut dire qu'on s'expose... ». On aura compris qu'il s'agit du dévoilement d'une vie privée qui s'affiche dans sa marginalité et dans des rapprochements historiques, en se positionnant sur sa propre éthique. La conscience d'un homme qui se dit à la première personne. Très rare.

Pour André Martin, c'est une autre histoire que ces photos de taches de sang de *La peste des petits garçons* qui virent du rouge au vert brun. Également écrivain, André Martin continue la saga de la violence qui frappe le monde homosexuel. Des petits garçons se tracent un chemin d'identification au plaisir qui les conduit à la découverte d'une certaine substance porteuse de maladie. Cette peste se répandit naturellement à travers toute la population... On pouvait espérer recouvrer une santé indemne... Mais le douloureux traitement apeurait les patients davantage que

l'agonie... Seuls les plus pervers, les invertis et les masochistes acceptèrent de se l'infliger. Très fort texte, à la limite de l'insoutenable vérité. Il faut noter que la plupart des autres artistes qui ont revendiqué une identité gaie l'ont fait avec une force verbale mais surtout picturale qui détonne par rapport à l'ensemble des propositions. Une présence *hard* expressionniste où la mort circule tout en noir et qu'on pourrait rapprocher davantage des destructurations massives du livre d'artiste des années 80.

Très différent et tout aussi fort, ce livre dont les pages, tels des buvards imbibés de sang, ont été teintes en rouge. Sur chacune une inscription nue : Sebrnica, Dubrovnik, Tuzla... À côté du livre une rose est posée. C'est une œuvre d'Irene Whittome, un des livres les plus puissants de cette exposition, et ce sans didactisme ni complaisance ni propos politique au premier degré. Son titre : *Souvenir*.

Tout est donc loin d'être blanc. Reste que l'impression première se vérifie, si j'ose dire par l'aura de l'ensemble des livres. Pour Josée Dubeau, il est question du rapport entre *L'espèce humaine* (titre de son livre), l'évolution de cette espèce et l'absence de ses traces dans le temps. Ce livre aux dessins délicats (parfois à l'encre blanche) est parcouru par un texte dont les phrases peuvent être enchaînées ou non. Relativité du regard. Du bébé naissant aux multiples transformations du visage, dont on décèle peu de changements dans celui de l'adulte, jusqu'au vieillissement et jusqu'au masque mortuaire, il y a glissement invisible vers l'anéantissement. Une dernière phrase : « le commencement n'éclaire qu'à la fin ». Et l'artiste de conclure : « on est peu dans l'objectif de l'univers, on ne laisse pas de trace, c'est le savoir qui survit, l'invisible, ce qu'on n'arrive pas à mettre dans une encyclopédie ».

Cette phrase pourrait résumer l'exposition, qui n'en constitue pas moins une encyclopédie avec ses 47 tomes, au sens où elle reflète l'ensemble et la diversité d'une pratique : ici, la production d'un certain nombre de livres d'artistes, je dirais de livres investis par des artistes. Quant à ce qui ne peut être nommé dans sa blancheur, et qui est fortement ressenti dans cette exposition (le principe même d'un point zéro dont ma déambulation témoigne de l'impossible saisie), on pourrait quand même avancer quelques mots : absence ou neutralité émotionnelle d'une époque de matérialisme ou début d'effacement de ce matérialisme et des débordements affectifs refoulés, vacuité transitionnelle, relativisme de la place du sujet, approche quantique de la réalité, passage au virtuel, vision synesthésique, changement de paradigmes, amorce de valeurs transcendantales occidentales, voire spirituelles... Et, pour revenir à notre monde matériel, puisque

cette exposition est destinée à une levée de fonds, on se plairait à espérer que des institutions, la Bibliothèque nationale du Canada ou celle du Québec, par exemple, acquièrent l'ensemble de ces livres pour garder témoignage, dans la diversité de leurs propositions, d'une mutation de société que l'histoire ne manquera pas de nommer à sa façon. Une encyclopédie qui, si elle est loin d'être exhaustive, est porteuse des questionnements et des réalignements qui nous traversent.

ANNIE MOLIN VASSEUR